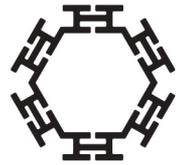


NOUVEAUTÉS

PRINTEMPS
2014

EXTRAITS



l'Hexagone

6 ans
l'Hexagone - depuis 1953



PAUL CHANEL MALENFANT

TOUJOURS JAMAIS

récit



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

La vie, de par sa structure – faite de petits incidents distincts vécus un à un – prenait de l'arrondi et de la plénitude, comme une vague qui, se formant, vous emporte avec elle, et déferlant, vous jette bas avec elle, là, impérieusement.

Virginia Woolf

Et si c'était cela la mort, tous les instants enfin réunis.

Gabrielle Roy

Pour Micheline, Martin et Jean-Pierre,
lecteurs premiers.

PREMIÈRE PARTIE

SUR LE FLEUVE

PROLOGUE

Un vent de dérive souffla sur ce pays, de l'Île Verte aux îles du Bic et jusqu'à l'Île Saint-Barnabé, de Pointe-au-Père jusqu'à Sainte-Luce-sur-Mer et ainsi, jusque vers la Gaspésie, le monde du Bas-du-Fleuve fut bouleversé par un courant d'air fou qui renversa toutes choses.

Sens dessus dessous.

Les terres des arrière-pays suffoquèrent sous des amoncellements de tourbe. Les lits des rivières furent desséchés, leurs sables donnant à lire des prédictions de famine et de tuberculose. Les forêts furent décapitées par des bourrasques. Les animaux se lamentaient dans les étables, dans les clos. Des oiseaux pourrissaient sur les branches. Les arbres donnaient des fruits amers et les fleurs flétrissaient à vue d'œil dans les jardins.

Des femmes mouraient en couche. Des prisonniers se suicidaient, pendus avec leur ceinture de cuir, dans les cellules de la prison de Rimouski. Les pêcheurs de crabe se désolaient en mer. Des riches perdirent leur fortune, en un seul jour, dans un krach de la bourse.

On connut une épidémie d'influenza. Il y eut une invasion de rats dans les caves. Des enfants d'école crucifièrent des chats dans les granges, arrachèrent de leurs nids des nourrissons de rouges-gorges, firent éclater des grenouilles avec la fumée des cigarettes. Ils tuèrent, à coups de lance-pierres, des écureuils visionnaires.

Des malades, hagards, râlaient sur leur lit dans les corridors de l'hôpital. Des mères égorgeaient leurs enfants nouveau-nés. Les pinèdes et les savanes flambaient sur la Côte-Nord. Des soldats trouvèrent des prostituées mortes, au sexe mutilé, dans une cour de garage, à Baie-Comeau.

Alors, au comble des désastres, il se fit un tremblement de mer... et le soleil devint aussi noir qu'une étoffe de crin, et la lune devint tout entière comme du sang, et les astres du ciel s'abattirent sur la terre comme les figues avortées que projette un figuier tordu par la bourrasque, et le ciel disparut comme un livre qu'on roule, et les monts et les îles s'arrachèrent de leur place; et les rois de la terre, et les hauts personnages, et les grands capitaines et les gens enrichis, et les gens influents, et tous enfin, esclaves ou libres, ils allèrent se terrer dans les cavernes et parmi les rochers des montagnes, disant aux montagnes et aux rochers: « Croulez sur nous et cachez-nous loin de Celui qui siège sur le trône de la colère de l'Agneau. » Car il est arrivé le Grand Jour de sa colère, et qui donc peut tenir ?

Nul ne connaissait l'origine ni la cause de ce courroux qui s'abattait sur le front du fleuve, éprouvant femmes et hommes en mal d'amour, déroutant la tranquillité des bêtes, bouleversant l'ordre des choses de la vie et des mystères de la mort. Plus rien ne tenait à rien. Le vertige s'était emparé de la pensée universelle. Les explications s'évidaient de sens dans les manuels de science, les livres de prières, les encyclopédies.

À Saint-Fabien-sur-Mer, un témoin de Jéhovah avait prédit la fin du monde à la prochaine nuit de pleine lune. Des silhouettes de flammes et des fantômes bougeaient sur la grève dans le brouillard entre les

châteaux de sable détruits. Un Juif de Trois-Pistoles
avait vu le diable sur le parvis de l'église et son chien
bouledogue s'était effondré à ses pieds.

Un chorus de fables les plus folles, de légendes insensées, de rumeurs et de qu'en-dira-t-on absurdes s'élevait des places publiques, des confessionnaux, dans les salles paroissiales, les sacristies, les bars des hôtels de village de Saint-Clément, Saint-Cyprien, Saint-Paul-de-la-Croix, Saint-Jean-de-Dieu.

Un flux de paroles incohérentes, de discours apocalyptiques, de prophéties de malheur se déplaçait en l'air: essaim d'abeilles effrayées, masse informe de langage. Magma de mots vides de sens. Un franc-maçon qui tenait des discours hystériques dans la salle des pas perdus de la gare de Rimouski avait hurlé, dans le désordre de gestes abracadabrants: *Que le monde enfin moderne s'écroule comme un opéra!*

Personne ne savait ce qu'il avait voulu dire. Chacun étant saisi de stupeur dolente. D'hébétude. De désolation.

Certains dévotieux qui avaient lu la Bible se souvenaient de taches de sang et de crachats sur le pas des portes. Ils craignaient le dernier regard de Judas sur le jardin des Oliviers; ils approuvaient la première pierre jetée sur Marie-Madeleine. En des temps immémoriaux, ils croyaient avoir habité la tour de Babel où tous les peuples de la terre parlaient toutes les langues. Depuis, ils aimaient la femme de Loth changée en statue de sel.

D'autres, savants, tentaient de lire dans les étoiles, les tasses de thé, les cartes ou les lignes de la main, le destin d'horreur qui, chaque jour, advenait. De ce chaos de lamentations et de hurlements, de cette cohue d'hommes et de femmes décapités, de corps pendus aux réverbères, de filles violées par leur père, de cette panoplie de souvenirs émergeant des plus lointaines mémoires, de toutes ces enfances malheureuses qui faisaient soudain surface avec leurs gitanes, leurs filles de joie, leurs fous du village, leurs maires véreux, leurs gourgandines, leurs rideaux de fer, leurs poupées criblées d'aiguilles à tricoter, leurs revenants, leurs mains coupées contre la guerre, leurs écoles de réforme, leurs batailles de coqs, de cette pâte de misère, de cette nausée de la douleur et de l'insoutenable absence de Dieu, un LIVRE fut créé.

Écrit par une main anonyme, récité par une voix qui ne parlait aucune langue. Un livre vide. Un livre de rien. Sans histoire. Les personnages qui s'apprêtent à paraître ici le mangèrent.

FRANCIS CATALANO

Au cœur
des esquisses



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

Tu es le seul
Solide où s'appuient les espaces
SYLVIA PLATH

I

ESQUISSES DE LA CALIFORNIE
(Le monde ne disparaît pas ainsi)

(Le monde)

Les traces que laisse la vague lorsque la mer se retire
c'est le monde

Ce matin je me suis réveillé à San Francisco
c'était Pompéi

L'une et l'autre baie de brouillard drapée
des voiliers en papyrus y voguent
Je plonge dans le golfe un regard
le tremblement de mon regard,

Le monde se débrouille ainsi

(Les ombres)

L'on conçoit peu
que l'on coïte avec des ombres plutôt
qu'avec des proies sur les fresques,

Je ne suis pas tout à fait celui que je suis dès lors
qu'une image de moi me renvoie une image de moi,

avalant allongé sur le triclinium du liquamen
et des burritos tant et tant et en faire une overdose,

Le monde émerge ainsi

(L'orifice des origines)

Couché sur le flanc du Vésuve
un long sommeil, une cheminée ardente
des fumerolles poussées dans l'air humide
donnent forme au monde,

Mon corps étiré jusqu'à la théorie des catastrophes
roule sous le Golden Gate, les marinas
les blanches demeures,

au bord d'un orifice
culminent les origines
tout se passe bien,

Le monde s'intranquillise ainsi

(Avant-coureur)

Sous des porches de granit les plages californiennes
passent, se prélassent les ombres de Jack et de Pline
le Jeune, de Ferlinghetti, de Titus Livius,

Noir comme tant de ses taches
le soleil resurgit de derrière ses cendres,

les routes serpentent cassées de leur destination

Des anges flasques et virtuels jouent
de la lyre flasque et virtuelle
à l'avant-scène de la condensation,

des empereurs complet-cravate
épaulés par des historiens de seconde ou de troisième
main chantent leur beuverie à tue-tête

And the beat goes on,

Le monde s'enlise ainsi

(Subduction)

Des repousses d'anciennes semences
après l'avancée d'une coulée de lave,

les fleurs plus fleurs, les verts plus verts
c'est le monde

Les passants poussent dans la foule nommément
défilante statufiés dans la ville pas encore ensevelie
pas encore pétrifiée,

sur les plans inclinés de la pyramide Transamerica
il pleut non il ne pleut pas, il pleuvra
ce sont là des prévisions jetées dans le désordre,

des vers vibratoires chevauchés
qui charrient du roc, défoncements d'énoncés

abysses de sens, convoyeurs d'images oscillantes
phrases qui rasant l'eau
raz-de-marée insensés,

refoulements d'ondes, mots incessants placés de suite
Lignes de force d'un espace vacant

Absence de sens enveloppes de sang
fuite à pleins poumons,

la seule image viable en tête
image à haute résolution, à haute tension,

la faille de San Andreas
et des bouquets de fleurs noires,

Le monde s'en tire ainsi

(Montueuse Frisco)

Falaises riches en minéraux
accueillant les vagues qui les érodent
aussitôt avec fureur,

dans la baie des lions de mer s'ébattent
des squales requinqués tournent en rond
disjonctent dans leur propre champ magnétique,

Non seulement le monde est une pluie d'atomes
comme l'affirmait Lucrèce
il y neige en outre de l'énergie
avec des fractales en rafale y tombent à verse
des équations à trois inconnus
dans un surcroît de statistiques météo,

Montueuse Frisco où les trams
bondissent d'une colline à l'autre jusqu'à Pompéi
au pied d'une somme d'éruptions,

des quadriges parqués dans les pentes raides

Thermite à plusieurs niveaux le monde
Et nous sommes plusieurs à y fourmiller en grande
en tous sens, le monde est notre tombeau
nous y tombons à l'horizontale,

Le monde n'est pas clair ainsi

(Vague adéquate)

Non le monde n'est pas clair

Autant de brume concentrée en un même point
ne peut être qu'une plus-value de la vision
derrière la vue,

À ce qu'il paraît, la parole fait face à des plages de sens

Elle attend la vague adéquate, l'essaie, planche dessus
descendre les pentes du monde,

Le monde s'écrit ainsi

(Derrière les bay windows)

Des ruines de nuits pompéiennes restent en creux
bancs de brume, nuées, pages tournées
sur les crêtes du jour

sinon régressant quelques heures avancées,

Ce brouillard
ces ondes entre les lignes
entre les vignes, ces visages éteints telles des lampes
derrière les bay windows,

plus rien à North Bay, quelques oscillations,

Le monde ne disparaît pas ainsi

François Godin

La chambre aux quatre vents

Poésie

À Jason,
pour la poésie qui s'est creusée en moi.

I

VITRINES DES JOURS QUI S'ÉPUISENT

*Peut-être faudrait-il dire aussi que faire l'amour,
c'est sentir son corps se refermer sur soi,
c'est enfin exister hors de toute utopie,
avec toute sa densité, entre les mains de l'autre.*

MICHEL FOUCAULT,
Le corps utopique – Les Hétérotopies

des grains coulent
pénètrent les cratères de ma faim

un voile indiscret court-circuite le désordre

traversé par tes naissances
je bois le jour
te récolte en zestes de peau
ta rumeur s'ébruite
le corps une clarté
avec ses recoins impatients

j'ai filé ton regard à mes langues

une lueur t'éclabousse
s'enroule à ton souffle
te fige dans ce qui se trace
j'ai neigé en miettes sur toi

dans la lenteur de l'écoulement
on s'est dévoilé nos coulisses
accrochés aux grillages
sur les tranchées

il y a le tissu des sexes
envahi par les nœuds
épuisé des étranglements
trop d'éclat givré pour se tendre

ça se dégage

un enfant
se baigne dans nos membres

des enveloppes éparpillées sur les heures
des expositions trop courtes
la rétine imprégnée
de fondus
de trainées

la gravité des renoncements à accueillir

au creux de ma nuque je te scelle
là où tu te déplies
te gardes en réserve

des enveloppes attachées
avec des bruits

tu me regardes me couvrir de tes vestiges

tes mains s'allongent
de la lumière rousse
le silence autour des gestes
brisé par le récif des violences

les feuilles maculées de nos légendes
un tapis dans la chambre
c'est tranquille
souverain

s'en humecter
détacher la folie à l'écart
se les rentrer en soi
ça s'étire en rires

aucun signe à lécher pour se dire

un séisme s'empare de tes traits
zone de déflagration
le grondement s'enfle à la naissance du cou
la peau trouve la courroie
qui la déchire

le remous au coin du regard

le lit offre son désert
craque sous le massacre
éparpille mes mains dans l'air

je me rythme à la machine
me repose avec son ronflement
pendant le décompte des plaies
sous les couvertures

l'effusion des prunelles
appauvrit les chutes

une composition de nuques se répand
sur mes paumes
les instruments éclatent
les misères pâlisent

clairvoyance et animal
sous les paupières

mon usure séduit
tu me goûtes et me recraches
avec la transparence
de l'écho

la peau articule ce qui nous précède
des soupirs nets

SYLVIE DION

Passagère des limbes



l'Hexagone

Une société de Québecor Média

Tous les objets palpables m'ont abandonnée.
Si je ne parviens pas à tendre les mains, à
toucher quelque chose de dur, ma vie se
passera à flotter, chassée par le vent le long
d'un corridor éternel. Comment traverser ce
gouffre et rejoindre mon corps ?

Virginia Woolf, *Les Vagues*

Dès qu'on meurt
on tombe dans l'absence

Où étais-tu avant de naître ?
Dans le néant, répondait ta mère

Qu'est-ce que la vie ?
Tu n'avais pas posé la question

Ratissant le monde
tu irais
enlacer son visage
les mots qui manquent

Chaque jour une prière
il la supplie d'ouvrir les yeux
implore Dieu de le délivrer
cette existence intenable
espère mourir
quand tout sera fini

Ses journées
du verre fragile
tintent les unes sur les autres
chuchotent sa frayeur

Il guette l'oracle
le signe de vie
il a peur que sa fille se réveille
seule
devant une tombe

Le temps ploie
une pluie battante

Seule une fenêtre
te jette une lueur

Un esprit inaudible passe
la stupeur te traverse
pareille à un rêve éveillé
crée un passage
des pensées muettes

Un évanouissement
sans chute
le flux lent du sang
le long d'une artère
un fragment se détachant
d'un de tes os

ÊTRE PLEINE DE VIE ABSENTE*

*inspiré d'un poème d'Éluard, « Rêves »,
dans *Une leçon de morale*.

Tu arrêtes de rouler en voiture

Un inquiétant contour du réel
ces paysages aperçus
du coin de l'œil
à bout de souffle
entre le parallèle
des lignes blanches

Tu voudrais saisir
au creux de tes mains
le sentiment de vide
qui t'accueille
trouver le chemin
pour te perdre

Un restaurant routier désert
un téléviseur silencieux
il te manque la force des mystiques

Tu résistes

Une rue, un boisé, un lac
la prière de ton père
sa joie de t'apercevoir
à travers le soleil
jusqu'à tes pieds

Monter la côte abrupte
entrevoir la façade du chalet
se saouler avec l'ouverture de la baie
se servir des vieux chênes
comme point d'appui

Tu ne connais qu'un lieu
où on se pardonnerait
à soi-même de mourir

Il se raconte
la hâte des enfants
au printemps
le rituel de la bénédiction
d'eau glacée
que chacun
soit protégé durant l'été

Il se raconte
le grand héron
aperçu à la pointe de la presqu'île
le gazon qu'il a semé
l'odeur du muguet
à l'entrée du chalet
les effluves
du lilas blanc en fleur

Il s'entend
adresser des paroles
s'entend décrire
l'ordre des choses
la répétition
les contours d'une disparition

Il criera: *c'est toi*
dès qu'il entendra
le grincement de la porte

Elle n'entrera pas tout de suite

Il lui dira cette phrase
lue dans un livre :
*T'attendre dans le devenir du vent*¹

Avant
il se bercera
en écoutant un air
qui chassera ses inquiétudes
Martha's de Caruso

1. Duras, Marguerite, *C'est tout*, P.O.L., Paris, 1995.

Vivante
à travers le bruit de la tôle

Le corps abandonné
assoupli
par l'ébranlement du choc

Les années
éclatent en fragments
brisés
dans ta tête

Un nombre infini
de roches cristallines
circulent à la fin du capotage

Tu n'entends pas
le couinement du toit
sur la neige ni les pneus
qui achèvent de tourner
dans un ciel d'hiver

De la véranda
il parcourt l'étendue du lac
à l'affût du moindre
mouvement de feuilles
du vol des hirondelles
sur la bande de terre vers l'eau
submergé par le regard manquant
de sa fille sur la baie

L'instant entre eux
une contemplation
presque ennuyée par la stupeur
du paysage de l'été

Certains jours
derrière les stores de cette véranda
caché par les branches des chênes
entouré par la baie
il ne fait rien
rien que l'attendre
alors qu'elle n'arrive plus

D'autres jours
il se sauve de ses lamentations
cette heure d'été
n'en finit pas de s'étirer

Il tait la douleur
les mains dans la terre
à soigner les vivaces
tente de l'éloigner
au seuil de la plate-bande
d'iris et d'achillées

Des gouttes de pluie martèlent
son absence
le gris du ciel gronde
elle ne sera
peut-être plus là

L'épouvante jouissive
entendue dans le cri
des corneilles venues
se poser
non loin de la chambre

La lumière la veille
jusqu'au soir
traverse les fenêtres
éclaire patiente
les lattes du plancher

Au crépuscule
il s'entend pleurer
à travers le bruissement
du feuillage des arbres

Il apprivoise l'ivresse
s'enroule à elle
par alternance
une bière un cognac

Ne se hâte pas pour s'enivrer
prend une gorgée
de déception
d'expiation à la fois

Il s'assoit par terre
entre les vieilles piles de trente-trois tours
son roman adressé à son père

Lui parlera
les mots deviendraient angoisse
son amour aussi

En juillet
installé sur le quai face au lac
il a l'impression
qu'elle marche derrière lui
sans le rejoindre

Une promenade perpétuelle
scandée
ne vient pas
à bout de lui

Vent et houle
râlent
le quai grince
comme si elle venait s'asseoir
le déranger dans ses ruminations

Aller voir
après la pluie
ce que le lac
apporte de bon
la chair jaunie d'un poisson mort

un tas d'algues visqueuses
des branches et des écailles
de l'écume
pas son enfant